

Revue Internationale de

ISSN 0980-1472

systemique

SYSTÈMES HIÉRARCHIQUES ET COMPLEXITÉ

Vol. 5, N° **1**, 1991

afcet

Dunod

AFSCET

Revue Internationale de
systemique

Revue
Internationale
de Sytémique

volume 05, numéro 1, pages 97 - 101, 1991

Comptes rendus d'ouvrages

Jean-Louis Le Moigne

Numérisation Afscet, janvier 2016.



Creative Commons

**Contre la Peur,
de la science à l'éthique,
une aventure infinie (*)**

Dominique LECOURT

et

**Carrefour
des Sciences,
l'Interdisciplinarité (**)**

C.N.R.S.

La rencontre de ces deux ouvrages sur nos tables pendant l'été 1990 n'est sans doute pas fortuite, même si l'on peut présumer qu'aucun projet commun explicitement délibéré n'inspirait ses auteurs : le premier pose à la Science contemporaine quelques-unes au moins des bonnes questions que le citoyen autant que le philosophe s'étonnent souvent de voir ignorer par le second. Et le second, personnage mythique, collectif et pourtant bien présent (les 1 325 membres du Comité National de la Recherche Scientifique, pour la première fois rassemblées en session plénière au Palais de l'UNESCO à Paris, en février 1990), propose ses réponses quasi institutionnelles aux questions du premier. Les esprits chagrins diront qu'il répond aux questions qu'il regrette de ne pas se voir poser ! Mais nous savons tous que les rapports de la Science et de la Société, comme ceux de la Recherche scientifique et des Institutions qui la financent, sont complexes et irréductibles à un jugement clair et

net ! Nous importe davantage l'ouverture du procès que son issue : c'est déjà casser la langue de bois que de convenir publiquement qu'il y a matière à procès.

Ainsi pouvons-nous espérer sortir du « *double bind* » dans lequel les chercheurs et les ingénieurs développant les *nouvelles sciences* sont enfermés : il n'est pas scientifiquement sérieux de développer les nouvelles sciences (fondées sur un projet et non plus sur un objet de connaissance) sur le socle constitué par les discours épistémologiques, traditionnels en Occident depuis deux siècles (positivismes logiques, post ou néo, réalisme, voire idéalisme). Et en même temps, il est indispensable, pour assurer le sérieux de la scientificité d'une nouvelle discipline, de la faire baptiser par les institutions scientifiques traditionnelles, lesquelles ne reconnaissent que les référentiels épistémologiques qui les fondent !¹

(*) Éditions Hachette, Paris, 1990.

(**) Éd. C.N.R.S., 1990.

1. On avait argumenté ce *double bind* sous le titre « Les Nouvelles Sciences sont bien des Sciences » dans la *R.I.S.*, vol. 1, n° 3, p. 295-318.

L'angle d'attaque retenu par D. Lecourt pour poser quelques bonnes questions à la Science et à la Société qui la produit, est particulièrement pertinent aujourd'hui : non seulement la science, la pensée scientifique, fait peur à la société, mais plus gravement peut-être, elle a peur : peur d'elle-même, peur de la société qui la finance, peur de « l'aventure infinie », du « voyageur sans carte dans un monde inconnu ». Aventure dont la passion pourtant la justifiait et peut-être la justifie encore. A débusquer cette peur derrière la langue de bois des institutions scientifiques, technosciences et scientismes opérationnels confondus, D. Lecourt va s'attacher par le jeu d'un pamphlet plutôt que d'un essai : feu d'artifice culturel, allègre et brillant, convaincant dans la critique, trop vite éteint dans la reconstruction !

Comment ne pas s'enthousiasmer par exemple, pour des formules telles que celle-ci : « *Il est grand temps de réouvrir la question de l'union de la science et de la philosophie : ... c'est une des questions... stratégiques de la modernité. Cette réouverture demande que nous arrachions notre pensée de la science au positivisme qui la domine, et que nous délivrions corrélativement la technique des conceptions technicistes qui masquent à nos contemporains l'extraordinaire aventure humaine – intellectuelle, culturelle et sociale – dont elle est le théâtre...* » (p. 77). Arguments souvent entretenus avec brio, dans le

plaisir que vaut une boule bien lancée dans un jeu de quilles. Ainsi la démonstration du contresens absolu commis par tous les chantres de la modernité qui gravent sur leur bannière l'appel d'A. Rimbaud achevant « La saison en enfer » tant de fois répété : « *il faut être absolument moderne* ». Appel à la modernité ? Non pas ! Cynisme amer de la dérision que sont « *le transitoire, le fugitif, le contingent* » montrera D. Lecourt, texte à l'appui : « *le progrès, idée grotesque qui a fleuri sur le terrain de la fatuité moderne* » !... (p. 119).

Jeu de quilles dont le plaisir pourtant masque trop vite le projet du joueur. A quoi sert-il de blesser d'une pichenette « *Edgar Morin qui passe pour visionnaire* » (p. 123) en ignorant ostensiblement sa formidable contribution au projet auquel D. Lecourt veut précisément nous inviter. Lorsqu'il écrit, en conclusion : « *Visiblement nos penseurs "modernes" reculent devant l'exigence de notre temps : tout repenser* », il vise sans doute Heidegger et ses innombrables émules français. Mais ne voit-il pas que la brutalité de sa formule condamne bien des chercheurs qui s'efforcent depuis longtemps de dépasser l'invective, et en effet, pour quelques-uns, de « *tout repenser* » : ceux-la précisément dont s'inspirent les chercheurs qui aujourd'hui construisent les Nouvelles Sciences ? (Peut-être devrais-je dire « creusent » plutôt

que « construisent », car il s'agit encore de galeries souterraines qui ne savent que lentement les fondations des institutions scientifiques traditionnelles incapables de « se penser » ?)

Paradoxe involontaire, le plaisir de la formule lui vaut de se condamner lui-même et de condamner des penseurs « absolument modernes » qu'il a tant contribué à nous faire lire, de G. Bachelard à Wittgenstein !

Paradoxe toujours, cet hommage ostensible rendu au monstre sacré que vénèrent encore les institutions scientifiques (françaises) : « *Or, il faut le reconnaître, le seul philosophe qui ait affronté cette tâche (la question de la technique) de façon radicale, reste M. Heidegger* » (p. 139)... Ceci pour préciser, quatre pages plus loin : « *Heidegger emprunte l'essentiel de sa conception de la technique à un auteur aujourd'hui ignoré (par pudeur?)... dont le livre majeur, Le Déclin de l'Occident, figure parmi les sources de la pensée nazie, Oswald Spengler* » (p. 143). Quand donc conviendrons-nous de l'inutilité pour la science et la société contemporaine, de ce philosophe qui ne fut jamais ni le seul ni le premier dans sa catégorie ? Plutôt que de conclure par le très contournable Heidegger, décidément très « cottie parisienne », D. Lecourt n'aurait-il pas pu développer plus avant les lignes très justes qu'il consacre à « *l'un des plus grands penseurs de ce siècle, E. Husserl* » (p. 41) qui le

premier en effet, diagnostiquait *La crise des sciences européennes* (1935) pendant que G. Bachelard annonçait *Le nouvel esprit scientifique* (1934). S'il nous faut « *tout repenser* », ne faut-il pas en appeler aux grands reconstructeurs des épistémologies constructivistes : E. Husserl et G. Bachelard, P. Valéry et H. A. Simon, J. Piaget et G. Bateson, H. Von Foerster et E. Morin... pour citer ceux auxquels se réfèrent quasi spontanément toutes les recherches dans les nouvelles sciences des systèmes, sciences fondamentales de l'ingénierie ?

La question n'est peut-être pas pertinente : le projet de D. Lecourt était plus de donner un coup de pied dans la fourmière que de construire une infrastructure épistémologique pour la science des systèmes. A nous de savoir solliciter son concours. On ne saurait reprocher à un feu d'artifice brillant de laisser retomber quelques étincelles encore brûlantes qui nous irritent un instant. Nous serions forts perdants si ces peccadilles nous arrêtaient dans notre lecture : le feu d'artifice de D. Lecourt révèle si bien la grande peur cachée et honteuse de la recherche scientifique aujourd'hui, la peur de l'aventure de l'esprit. Dans la routine et les tactiques de la gestion de la recherche, nous risquons de perdre jusqu'au goût même de la science et donc de l'aventure. L'essai – ou le pamphlet – de D. Lecourt ravive sûrement notre attention,

notre curiosité... et notre civisme : « le caractère propre de la démocratie n'est-il pas de délivrer les individus en tant que citoyens, de la peur ? » En reprenant en conclusion cette magnifique invitation de l'historien honnois Istran Bibo, *Contre la Peur* aide les scientifiques à se reconnaître citoyens.

Invitation particulièrement bienvenue à l'heure où la communauté scientifique française s'efforce de se reconnaître démocratique... Bien imparfaitement sans doute, mais plutôt que de montrer d'abord l'étendue des imperfections, ne vaut-il pas mieux nous féliciter de cette tentative : que les quelque quinze cents membres élus et nommés du Comité National de la Recherche Scientifique se réunissent en colloque sur le thème de « l'interdisciplinarité », n'est-ce pas un événement ? Et le témoignage de la réalité socioculturelle de la crise épistémologique que les pionniers des nouvelles sciences croyaient jusqu'ici clamer dans le désert ?

La lecture soigneuse des actes de ce colloque est certes souvent décevante, parfois décourageante : à l'appel à « tout repenser » de D. Lecourt répond une timide invitation à ne repenser qu'à la marge : « Pour bien situer les choses, le C.N.R.S. consacre actuellement 5 % de ses financements à ce qu'on pourrait appeler ... les thèmes interdisciplinaires ; il n'est pas question que toute l'activité du

C.N.R.S. devienne interdisciplinaire ! Notre objectif serait de porter à 10 % d'ici quelques années l'activité interdisciplinaire du C.N.R.S. » (p. 17) rassure dès l'ouverture le Directeur général F. Kourilsky. Et si la conférence d'ouverture d'Edgar Morin constitue un chaleureux appel à la perestroïka scientifique, la plupart des autres interventions furent scrupuleusement les commentaires épistémologiques ! Une exception révélatrice pourtant, celle de J.-P. Changeux qui commence par souligner « les maux dont souffre la recherche en France » : ils seraient dus « à deux de ses plus illustres peneurs : René Descartes (qui sépare l'esprit du corps)... et Auguste Comte (qui scinde la science en disciplines distinctes et établit une hiérarchie entre celles-ci) » (p. 31). Le lecteur se prend à espérer ; va-t-on, dès lors, remettre en question le réductionnisme, le déterminisme et l'objectivisme qu'implique la conjonction du Cartésianisme et du Positivisme ? Hélas pas encore. La recherche scientifique, nous assure-t-il, « ne sera interdisciplinaire que dans sa thématique ; dans son expression concrète, elle sera multidisciplinaire : ... A vouloir parler toutes les langues, on n'en parle plus aucune » (p. 39). La question de savoir s'il ne faudrait pas plutôt parler une « autre langue » (« tout repenser ») ne sera pas posée !... Une lecture soigneuse révélera pourtant çà et là quelques bribes d'interrogation : ainsi les notes de J. M. Legay

et M. Jollivet interprétant le département « Systèmes Agraires » à l'I.N.R.A. p. 84 ; l'appel à une « science des systèmes » pour le génie des procédés de B. Becoms (p. 103) ; la prudente allusion à une « approche systémique » pour la maîtrise des procédés (p. 112) ; et au prix d'une lecture au deuxième degré, le rapport trop laconique d'un atelier consacré à l'organisation du travail et à la productivité (p. 193).

Hormis ces traces fugaces, rien ou presque n'affleura d'un projet collectif de remise en question épistémologique, sinon le souci obsédant de départager les « vraies sciences » des autres [la psychanalyse (p. 120) ?], la science des matériaux (p. 136) ? etc.].

Mais les contraintes institutionnelles sont naturellement si fortes qu'elles ne laissent que peu de place (les 5 % annoncés, sur 250 pages) à la réinterpellation épistémologique « Tout repenser » ? La formule d'un colloque ne permet pas une telle ruse ! Mais l'important est peut-être dans le mouvement plutôt que dans son fugace résultat. Pour le systémicien, la lecture des pages consacrées à l'étude des colloïdes, de l'écologie, des matériaux, de la cognition et de la communication, de l'alimentation, du traitement de l'information, de la théorie du chaos, de l'évaluation de la recherche ou de l'organisation des grands programmes, toutes confortent les mêmes convictions : il doit

être possible de comprendre et de se comprendre dès lors que l'on accepte de concevoir la complexité sans la mutiler, et de se construire une intelligence communicable de la connaissance². Au prix il est vrai d'une exigeante ascèse intellectuelle : tout repenser !

Lecture importante donc, puisqu'il faut, plus que jamais, inlassablement convaincre et se convaincre de la pertinence de quelques nouveaux paradigmes : tout repenser, reconnaître l'aventure en se délivrant de la peur.

Jean-Louis Le Moigne

2. La lecture du « Rapport de conjoncture 1989 » du C.N.R.S., publié pour la première fois sous une forme intermédiaire sinon journalistique (22 articles de synthèse rédigés par des journalistes scientifiques professionnels) conforte cet optimiste raisonné. En témoignent les dernières lignes du dernier article (p. 199) : « Sur un plan plus général, on peut aussi tenter de modéliser des systèmes aussi complexes que les systèmes socio-techniques. Il y a un important travail conceptuel à faire sur les notions-clés communes à des disciplines qui révèlent des sciences sociales, de la biologie et des sciences physiques, comme les notions d'information ou d'auto-organisation, susceptibles d'enrichir les approches interdisciplinaires » (Annick Miquel). Reconnaissance prudente de cet « autre langage » dont J.-P. Changeux, on l'a vu, n'acceptait pas encore l'existence ou la pertinence, réduisant l'interdisciplinarité à la multidisciplinarité. Voir : M. Arvonny *et al.*, *Les Chemins de la Science. Regards sur la Recherche*, Éditions du C.N.R.S., Paris, 1990.